

O'Kin

O'Kin Rétrospective

Willy Huybrechts
-
Louis-Géraud Castor



Eugénie Jubin O’Kin

Remémoration de famille

par Nathalie Jubin
février 2015

Qui est donc O’Kin, la virtuose tabletière des Arts Déco, singulière inconnue reconnue pour ses seules œuvres ? Des œuvres comptées, souvent menues, voire accessoires mais sublimant le principal, de délicate facture mais non moins racées, à l’équilibre mouvant, déjouant les symétries tout en courbes dans un stylisme poétique, capables de transmuter, par la grâce de l’art universel ou de notre regard, un objet décoratif en présence sensible et fascinante...

Marcel Duchamp se targuait, dans son dandysme brillant, de transformer l’objet le plus prosaïque et quelconque en œuvre d’art, du seul fait de le qualifier en tant que tel, par le pouvoir que lui conférerait son statut d’artiste. On connaît la suite donnée à ce propos, dont s’est revendiqué l’art contemporain, ainsi que le tournant et les divisions radicales que cette tendance instaure dans les pratiques artistiques jusqu’à ce jour. A l’interrogation ancienne de ce

qu’est l’art, se sont substituées les controverses de « qui est » et « qui devient » artiste, avec les cohortes de spéculations et élucubrations sur « comment » un individu ordinaire s’intronise en éclaircur-dérangeur avant-gardiste.

Rien de plus étranger à O’kin, ma grand-tante, mon inspiratrice et mentor, née 7 années avant Duchamp, et pourtant !... Elle incarne son reflet antinomique, son antithèse, la démonstration de son contraire. Tout les oppose et à force les rejoint, leurs vibrations divergentes réunies en une même tessiture, cet inévitable air du temps qui façonne l’artiste tout autant qu’il s’en laisse influencer.

Commençons donc ce jeu des contraires qui, s’il offusque plus d’un, prouvera sa justesse ludique.

Tout d’abord, il est homme et elle est femme, et cela nous le verrons, ne conduit pas à jouer dans le même camp lorsqu’on

est artiste. Il est un grand, elle est une petite. Il sera yang, elle aura été yin. Lui, vit presque un siècle et part en pleine année 1968, comme s'il lui en fallait encore pour en rajouter aux mémoires. Elle, s'éclipse discrètement, très exactement 20 ans avant lui, au sortir de la 2^{ème} Guerre ravageuse à laquelle il aura échappé, comme à la 1^{ère} d'ailleurs. Il explore, elle pratique la constance.

Mais l'essentiel n'est pas là : chez elle, ce sont ses œuvres qui l'ont amenée à être dénommée « artiste » et non l'inverse. C'est la qualité de son travail de tabletière qui réveille dès les années 10 l'étonnement sur l'esprit et les mains talentueuses capables de rendre hautement désirables et admirables de simples objets décoratifs.

Certains nécessitent de gigantesques installations pour interpellier le regard et l'investisseur qui perpétuera leur statut d'artiste.

O'kin se suffit de modestes bouchons.

Ainsi, elle change de siècle, survivant à sa corporalité décédée, modestement, mais inéluctablement choyée de quelques collectionneurs avertis et des marchands d'art les plus exigeants, qui la qualifient régulièrement de plus grande tabletière de son siècle. On ignorait jusqu'à il

y a peu quasiment tout d'elle, jusqu'à son image. De son état civil, on connaît ses lieux et dates de naissance et de décès. C'est tout. Son nom est brouillé. Tantôt dite O'Kin (son pseudo signifiant « (la fille en) or » en japonais), tantôt Yokohama O'Kin (d'après sa ville natale), tantôt Eugénie O'Kin, tantôt Jubin Eugénie O'Kin, on la présente systématiquement comme japonaise sur toutes les biographies. En particulier celles de son talentueux époux, le céramiste flamand Henri Simmen, qui sut génialement intégrer les techniques asiatiques à son savoir faire, élaboré et chercheur, en céramique et en grès.

Et tandis que Duchamp génère presque à son insu de nouvelles modes en intronisant les « ready-made », avec ce culot éclatant qui attire aux improvisations les plus incertaines les faveurs de ceux que le passé ennuie souverainement, elle, dans le silence et la concentration, dans la fascination du geste parfait, de la pression parfaite, du tour parfait, de la communion parfaite avec la nature vivante de la matière précieuse qu'elle transforme - sycomore, ébène, ivoire, corail, onyx - s'approprie les traditions ancestrales les plus minutieuses pour y imprimer son unicité, sa grâce, sa virtuosité personnelle, son métissage.

Sans aucune prétention, sans aucune ambition autre que celle

d'exprimer son goût sûr, son sens inné de l'élégance et la passion tout autant intense que technique de créer sans défaut, de transformer. Ce compas dans son œil, synchronisé à ses mains qui manient les outils sans stupeur ni tremblement, produit sans équivoque un art tridimensionnel entier et original. Il est exceptionnel, paradoxalement, par son extraordinaire simplicité et son humilité intrinsèque : l'ego de la créatrice n'a pas pris part une seule seconde dans sa facture, à la recherche impensable de gloriole, et cela se sent. Si ce n'était pas le cas, que n'aurait-elle fait. Mais elle est femme, rappelons-le encore.

O'Kin n'a jamais cherché la fulgurance. Elle n'a besoin ni de l'admiration ni de la reconnaissance dont Duchamp peinait à se passer. Elle a 33 ans quand Camille Claudel est internée, à jamais. Et 41 ans lorsque Jean-Paul Claudel, qui ne fit jamais rien pour extraire sa sœur de son calvaire, est nommé ambassadeur de France au Japon en 1921. Peu importe que ce secret de famille ne se sache pas alors. Conscients et subconscients connaissaient le rang du féminin. Pouvoir produire son art au Japon ou dans la France de la 1^{ère} moitié du XX^e s., ces sociétés viscéralement et millénairement misogynes, c'est déjà pour une femme un exploit en soi. Ce qu'elle aime surtout, elle, c'est de plonger dans l'acte de

création, et produire l'objet unique, simple, pur et épuré. Un objet-être qui surgit dans la réalité prêt à traverser les siècles des hommes car il portera en lui l'universel sceau de la beauté, dans son cas un condensé d'infinie délicatesse dans une matière vibrante. L'objet dont on tombe amoureux. Qu'inéluctablement on a envie de toucher, de caresser, de rencontrer par ses propres mains. Duchamp évoquait les « témoins oculistes » pour rappeler qu'en fin de mire, c'est le « regardeur » qui transmute la « chose » en œuvre. Les témoins du travail d'O'Kin sont kinesthésiques, ils saisissent l'objet de leur fascination, le parcourent des doigts et le posent en espérant le contempler dans leur intérieur : dans leur maison. Au cœur même de leur intimité. C'est la magie d'O'kin. Ses objets tiennent dans la main. Et c'est à leur contact qu'on se les approprie irrémédiablement.

Mais d'où lui vient ce savoir-faire ?

Chez elle, avant la technique, il y a l'amour, la sensualité, le sens de l'harmonie en mouvement.

Elle aime les matières qu'elle travaille. Elle aime l'élégance raffinée de leurs couleurs, les motifs sensibles jamais identiques de leurs nervures. Elle aime leur tendresse solide et convertir leur rugosité brute en douceur infiniment lisse. Elle perçoit la

noblesse des plus grands dans la nature. Le géant sycomore qui peut atteindre 35 mètres de hauteur sur un tronc de 1 à 2 mètres de diamètre, ou l'ébénier qui s'élançe jusqu'à 30 mètres sur un fût plus mince mais plus dur. Le corail des immenses barrières et l'ivoire des grands mâles solitaires partis mourir dans les forêts humides de l'Asie. Dans le froid et urbain Japon où elle grandit, ces matières précieuses, aussi abondantes alors que difficiles à se procurer, nourrissent son rêve d'exotisme de jeune fille cultivée. Elle a 20 ans quand le siècle change, ce XX^{ème} débordant de promesses de modernité, de progrès, de foi en « la » civilisation. Les grands empires colonialistes occidentaux ont entamé leur déclin, mais ils ne le savent pas encore. Les matières premières abondent et personne ne les imagine épuisables, la Terre recèle encore d'innombrables mystères. Certains peuples se pensent même sincèrement au dessus des autres. Les expatriés laborieux croient, eux, dans l'internationale du commerce et des échanges culturels et artistiques. Le temps ne donnera pas tout-à-fait tort à ces derniers certes, mais les violences de l'entrechoc des idéologies n'épargneront ni eux et ni leurs enfants. La réalité se cale rarement aux croyances.

Alors qui est-elle, elle ?
Comment approcher sa réalité vécue ?

O'Kin se prénomme Eugénie. Elle est de nationalité française par filiation. Elle est née un 13 mai 1880 et a grandi au Japon, dans le quartier européen de Yokohama. Son père Charles Marie, gravement malade, s'éteint lorsqu'elle a 15 ans. Il est toujours enterré au cimetière des étrangers de cette grande ville accolée à Tokyo.

Associé à son frère Emile, il avait débarqué seul au Japon vers 1870 chercher, selon la légende familiale, le secret des bas de soie sans couture. Car cette branche des Jubin, « entrecouplée » à plusieurs reprises à la famille des seigneurs de Baran, provient directement, si l'on se fie à la récurrence des prénoms et des métiers d'une génération à l'autre, à des ouvriers et des maîtres-ouvriers en drap de soie, Jehan et Vincent, épousant des filles de maîtres orfèvres au XVI^{ème} siècle, actes de mariage faisant foi. Inévitablement, leur descendant Jean-Vincent, l'arrière grand-père de Charles et Emile, malgré une honorable fonction de « Contrôleur des Messageries Royales », ne manqua pas de négocier pour son compte les soies précieuses en créant un établissement qui restera pendant plus de 100 ans dans la famille sous les arcades du Palais Royal. Au XIX^e siècle, Charles et Emile sont revenus aux affaires ancestrales malgré l'intermède rural de leur père Félix qui, éprouvé par des que-

relles d'héritage avec les de Baran et des deuilés précoces dans son enfance, préféra cultiver ses terres de famille en Bourgogne. Commissaires en marchandises, ils officient en tant que merciers de luxe sous l'enseigne « Les trois Mandarins » au 28 et 29 Place du Palais Royal à Paris.

Emile, resté en France, assure les débouchés commerciaux du comptoir japonais, la société franco-japonaise Jubin & Cie, que son frère Charles Marie pilotera de Yokohama pendant des années, avant de rejoindre pour une raison ignorée un autre établissement français spécialiste en soies, J.P. Reynaud. Emile, l'oncle d'O'Kin donc, entretient une relation passionnée pour l'Orient et ses arts, dont il devient un collectionneur féru et érudit. Année après année, depuis sa toute 1^{ère} session en 1873, il participe activement et assidûment au Congrès International des Orientalistes qui réunit des entrepreneurs, des industriels dont le lyonnais Emile Guimet, des politiques, des hommes d'arts et de lettres, des grands voyageurs sur les Moyen et Extrême Orient, ou sur l'Inde. Il assiste à la cérémonie de création du musée Guimet en 1889 auquel il fait ses premiers dons, une tradition régulière qu'il maintiendra au XX^e s. et à laquelle se joindra le jeune frère d'O'Kin, Henri Emile mon grand-père, à l'issue de la 2^{ème} guerre mondiale.

Quand Charles Marie arrive donc au port de Yokohama vers 1870, il n'ira plus très loin. Le Japon de la restauration Meiji n'est pas encore très ouvert à la circulation des étrangers, même si cette ère marque l'arrivée de la modernité au Japon, des premières grandes entreprises, des premières pollutions, des premières révoltes et de la création minimale de droits sociaux pour les travailleurs. Yokohama, port de Tokyo, est de loin la ville la plus cosmopolite du pays.

Très vite Charles, 31 ans, rencontre sa future épouse, Tama Yamanaka, qui a 20 ans : démarre leur longue histoire d'amour qui l'ancrera à vie au Japon. Elle est de Tokyo et encore selon la transmission orale familiale, provient d'une famille noble japonaise qui gravite autour de la famille impériale et qui désapprouve vertement la relation.

Tama s'éloigne donc des siens et s'intègre sans regrets dans le quartier occidental de Yamate, aux belles villas victoriennes et à la vue imprenable sur la baie portuaire. Charles ne respecte pas moins ses croyances, ses coutumes japonaises. Il l'épouse selon le rite japonais. Ce n'est que dans son lit de mort, après 24 ans de vie commune, qu'il obtient l'apostille pontificale autorisant un jésuite à le marier catholiquement à une femme non baptisée.

Un vrai métissage culturel s'est engendré dans ce couple : leur quatre enfants, totalement bilingues, auront grandi dans une ambiance cosmopolite, éprise d'arts orientaux et européens. Significativement, la cadette Gilberte épousera un diplomate français. Eugénie est la 3^{ème}, prénommée d'après son grand-oncle paternel Charles-Eugène. Mais à la maison auprès de sa mère, il est plus que probable que son prénom usuel fût Kin. Celui-ci était très populaire dans l'ère Meiji, mais il se peut aussi qu'il se réfère aussi au prénom de son grand-père maternel qui s'appelait Kinzo. La particule O, signifiant « honorable », s'accrochait fréquemment à cette époque aux prénoms des jeunes filles.

Eugénie-O'Kin grandit donc au 247 de la rue des Collines - villa devenue aujourd'hui un musée, étrange clin d'œil -, dans un climat paisible, ouvert, inter-culturel. Le quartier très résidentiel a attiré les familles des dirigeants des grandes entreprises commerciales de Kannai, des « oya-toi gaikokujin » - ou conseillers étrangers employés par l'administration japonaise -, ainsi que des représentants diplomatiques des nations du monde commerçant en Asie. Même si un grand nombre des habitations et immeubles publics datant des ères Meiji et Taisho a été détruit par le terrible tremblement de terre de 1923, comme la maison du 247, ils seront par la suite restaurés

comme à l'origine, avec leurs beaux jardins japonais, dans ce quartier devenu aujourd'hui une attraction touristique.

Eugénie a donc eu une belle enfance privilégiée. Tandis que ses frères suivent leur entière scolarité chez les Jésuites, sa grande sœur et elle étudient dans le seul établissement scolaire français féminin de Yokohama, le pensionnat des Dames de Saint Maur, où enseignements, langue et mœurs créent un microcosme, une sorte de bulle espace-temps qui les ramèneraient en France. Cette école existe toujours aujourd'hui (St Maur International School), symbole d'ouverture et de modernité. Ainsi, s'il est vrai que la jeune Eugénie ne connaît d'autre pays que le Japon jusqu'à l'âge adulte, elle sera tout autant japonaise dans l'affect et les coutumes que française culturellement et intellectuellement, comme c'est d'ailleurs souvent le cas pour l'immense communauté des français qui évoluent à l'étranger depuis 150 ans.

Eugénie a la fibre artistique dès son plus jeune âge. Elle dessine beaucoup, des personnages, des arbres qu'elle stylisera de plus en plus dans un coût de crayon aux lignes fluides et continues, et une mise en volume par camaïeux délicats. Elle joue déjà à détourner les motifs textiles ou céramiques japonais, à moderniser et abstraire les estampes traditionnelles qu'elle collec-

tionne, découpe et encolle dans des ouvrages singuliers, dont j'ai un exemplaire qu'elle avait conçu spécialement pour mon grand-père.

Dans ce bienheureux contexte familial, son talent est tout naturellement admiré et encouragé. Elle devient une jeune femme gaie, libre, joueuse, bavarde, cette réputation traverse les mémoires familiales, tout en gardant la sage douceur de l'artisan qui aime faire, produire, créer avec virtuosité dans le silence et une concentration sans faille. Auprès de qui apprend-elle sa qualité de tabletière d'ivoire et de bois précieux ? Sans doute auprès de plusieurs maîtres ou écoles car elle a su maîtriser les techniques au point de transformer des savoirs-faire artisanaux en medium d'expression artistique. C'est un métier a priori masculin qui de toute évidence l'a fascinée par la tradition paternelle française de mercerie de luxe et la passion collectionneuse de son oncle Henri Jubin, que sa famille fournit en petites œuvres d'art, statuettes, estampes, livres, bibelots. Mais qu'en est-il de son côté japonais ? Quels héritages en a-t-elle reçus, autres que ceux de l'éducation de sa mère ? Voyait-elle des cousins ? A-t-elle pu nouer de nouveaux rapports avec sa famille maternelle, après le décès de son père ? Impossible de le dire. Il est sûr que son plus proche

jeune frère, Henri Emile mon grand-père, avait six ans à ce triste moment ; la manière marquée dont il a intégré les codes de la bien-séance japonaise tendrait à confirmer une influence plus grande des Yamanaka. Est-ce son caractère ou une certaine éducation japonaise qui marquera son art de vivre par une cordialité formelle et élitiste et par une esthétique éprise de sobriété - ses deux villas de Saïgon et Dallat seront meublées dans un pur style Art Déco et l'autel de la vierge fleuri par des ikebana-? Comme O'Kin, il quitte le Japon pour toujours, vers 1910, pour effectuer son service militaire français en Indochine et il s'y établira jusqu'à la fin de sa vie.

Mais comment faire parler un passé japonais quand le désastre de 1923 priva les survivants de mémoire durable et partageable ?

On peut s'interroger également sur l'éventuel lien familial, en dehors de toute banale homonymie, entre la mère d'O'Kin, Tama Yamanaka, et le marchand d'art international Sadajiro Yamanaka (1865-1936). Les pistes restent à ouvrir et à défricher.

Reste la question essentielle à poser pour restituer la réalité de l'artiste Eugénie Jubin.

O'Kin a-t-elle voyagé de son propre chef en Europe pour y

faire des études et/ou y produire son art, ou bien a-t-elle attendu de rencontrer Simmen au Japon pour découvrir le continent européen après 1921 ? Toutes les petites biographies postées par les marchands des œuvres de Simmen ou O'Kin, en Europe ou sur le continent américain, posent jusqu'à présent cette dernière hypothèse comme une évidence.

Rien de moins certain cependant, selon la professeure d'histoire du féminisme à l'Université de Tokyo, Kyoko Ajioka, qui a commencé des investigations sérieuses sur O'Kin dès 2012. Il est reconnu que Simmen voyage en Asie entre 1919 et 1921. Or elle a pu établir qu'en 1906, O'Kin a remis des œuvres au Salon d'Automne à Paris. Pour Mme Ajioka, il est probable qu'O'Kin a déménagé en France entre 1896 et 1905, qu'elle a rencontré Simmen à Paris, et que c'est ensemble qu'ils partent en Asie quelques années plus tard. On peut par exemple lire sur *Le Figaro* du 24 décembre 1910, p. 5., à l'article « La vie artistique : Expositions diverses » un commentaire sans équivoque : « Les ouvrages de Mlle O'Kin, cette charmante artiste japonaise qui s'est fixée chez nous et continue de travailler suivant les meilleures traditions de sa race. »

Le contexte familial français d'O'Kin conforte cette idée.

Une grande différence d'âge la séparait de Louis et Gilberte, ses aînés. N'est-il pas concevable que cette jeune fille éduquée les ait rejoint pour poursuivre des études après son baccalauréat ou pour tout simplement découvrir le monde ? On ne peut douter un seul instant par ailleurs qu'Emile Jubin, après la mort de son frère Charles Marie, ait pu refuser d'accueillir sa nièce si elle en avait fait la demande. Si cela était le cas, comment cet orientaliste absolu, mercier par profession et collectionneur par passion, n'aurait-il pas été ému par la délicieuse fille franco-japonaise de son jeune frère et associé décédé, charmante, cultivée et exceptionnellement douée ? Et comment aurait-il pu s'empêcher de ne pas l'orienter vers le métier de tabletière, peut-être pensé plus approprié pour une femme car moins exposé, moins spectaculaire et plus lié à l'artisanat de luxe ?

Ainsi il est fort à parier que les techniques les plus sûres d'Eugénie Jubin proviennent de l'excellence tabletière française et non des pratiques professionnelles du Japon. Portée par la bouillonnement artistique parisien du début du XX^{ème} siècle, la jeune femme aurait ainsi intégré avec le bonheur de sa dextérité des enseignements rigoureux, et en même temps pu se libérer en trouvant les moyens de son expression. Et donner libre cours et corps à son identité et son

stylisme japonais, à son coup de crayon personnel, tout en singularisant son image de marque, sa différence, son unicité, sa présence. Eugénie aurait-elle ainsi préfiguré et désigné son art par la figure exotique et donc permise de la demoiselle japonaise aux doigts de fée ? Marcel tu nous tiens.

L'artiste O'Kin serait donc née alors à Paris. Une artiste japonaise. Elle ne le démentira jamais auprès de tous ceux qui la pensent exquise nipponne, ne s'étonnant ni de son patronyme, ni de son français parfait, ni des ondulations occidentales de sa chevelure.

Cette approche, concevoir qu'en fait O'Kin apprend à part entière son métier de tabletière en France, éclaire aussi sous un tout autre jour non seulement sa relation avec Henri Simmen, mais les choix et influences de ce dernier.

Car du coup, ce n'est pas lui qui agit sur elle en l'entraînant vers l'Europe, mais tout l'inverse, c'est elle qui pour le moins déclenche et facilite l'imprégnation de Simmen aux techniques et à l'art céramiste de l'Asie.

Comme ils ont le même âge, Eugénie Jubin et Henri Simmen se seraient donc rencontrés à Paris dans la vingtaine. Le voyage en couple explique plus facilement une transhumance qui durera

plusieurs années sur l'Asie, entre 1919 et 1921, et met à jour non seulement les apports techniques et esthétiques asiatiques sur Simmen, mais les inspirations du Sud-Est asiatique chez O'Kin.

Encore une fois leur contexte autorise de penser que nous rétablissons ici leur réalité. Faut-il rappeler qu'Henri Emile, le frère d'O'kin, est installé à Saïgon depuis le début des années 10 et qu'il est entre autres amateur d'art et négociant comme feu son père et aïeux, important des grands vins et des spiritueux de France et de Bourgogne, et exportant vers la France et le Japon le produit des planteurs français : caoutchouc, thé, café. Henri Emile vit en plus comme un planteur dans ce pays tropical encore vierge qu'est l'Indochine du début du XX^e siècle. Il chasse le tigre, l'éléphant et il est possible qu'il ait partagé ces moments avec son beau-frère Simmen. Dans le salon de mon grand-père, parmi des objets rares, trônent deux magnifiques défenses sur le mur tandis qu'une large peau de tigre mâle s'étale au sol. Ce monde, et surtout la nature dont il se nourrissait, n'existent plus aujourd'hui, rasés ou défigurés par la sur-activité ou la violence humaines. Mais revenons à notre jeune couple Simmen-O'Kin qui, si l'on suit cette hypothèse, a sûrement poussé ses pérégrinations jusqu'à Angkor avec le jeune

Henri Emile Jubin. Mon grand-père n'aura de cesse de rappeler le souvenir de ce voyage éblouissant à son fils Charles Emile qui a la fibre artistique aussi - il a commencé à peindre et assure les décors du théâtre de son pensionnat des Frères La-Salle à Saïgon-. Il finira par repartir avec son fils, au point qu'à son tour dans ma propre enfance et encore aujourd'hui, mon père continue de me décrire de manière détaillée les merveilles vues et de se remémorer la fascination constante de son père pour ce lieu considéré par lui comme le plus beau du monde.

Ainsi cette probable visite à Angkor explique sans doute le goût et les influences du Sud-Est asiatique et en particulier de l'art Khmer chez O'Kin, que la professeure Ojiaka ne manque pas de relever dans son œuvre et en particulier dans ses dessins.

L'Indochine sera aussi l'occasion pour O'Kin de découvrir les multiples formes du corail, qui abondait dans toutes ses variétés à cette époque. Elle y ancrera sûrement sa prédilection pour l'ivoire et s'inspirera du travail qui en était fait, notamment dans le Siam et le Cambodge d'alors.

J'ignore quelles sont les étapes suivantes de ce voyage, la Chine probablement, le Japon inévitablement.

Le couple revient en Europe à

partir de 1921. O'Kin expose bijoux, coupes, peignes, petits bibelots, en ivoire principalement.

La suite de leur vie est beaucoup plus connue et se lit au fil de leur production et des éloges qu'elle n'aura de cesse de susciter et qu'il est inutile de reprendre ici. Je voudrais cependant énumérer quelques dates clés dans sa vie et les questionnements qu'elles soulèvent, puis raconter enfin la rencontre de mon père avec Henri Simmen dans le début des années 50 à Nice :

- Tout d'abord, le grand tremblement de terre et incendie de 1923 qui ravagent Tokyo et Yokohama. Si l'état civil français a clairement identifié la date de naissance et les parents de la mère d'O'kin, mon arrière grand-mère, on ne sait rien du moment de sa disparition. Qu'est-elle devenue à cette époque alors que l'on sait que la maison des Jubin-Yamanaka, devenue donc le musée Sonoda aujourd'hui, est une construction récente dans le style d'alors ? Qu'est-il advenu du frère aîné Louis, dont on a perdu toutes traces ? Quelles en sont les conséquences dans la vie et l'œuvre d'Eugénie-O'Kin ? Comment et dans quelles conditions s'est-elle préparée à la grande exposition des Arts Décoratifs de 1925 ?

- Le couple déménage à Marseille en 1923. Marseille était le

port d'arrivée des importations de caoutchouc d'Asie.

- La grande exposition des Arts Décoratifs de 1925.

- La fin des années 20, les années 30. Ont-ils eu des enfants? D'après un de mes cousins, ils en auraient eu deux. Une fille qui aurait travaillé par la suite dans les années 60 à l'ambassade du Japon à Paris comme interprète, un fils qui serait retourné au Japon à Kobé et aurait travaillé comme professeur de mathématiques. Mais aucune trace ni moyen de les retrouver. Rumeurs de famille, souvenirs floutés, floués.

- Les créations exclusives d'O'kin se sont raréfiées avec le passage du temps. Destin de femme ? Renoncement de l'épouse ? En tous les cas, au magnifique travail de son mari, elle apporte bien plus qu'une touche ou un complément : l'élément qu'elle appose chaque fois transforme l'ensemble et le sublime, en fait un objet exceptionnel. La réunion de leur art est parfaite.

- Henri Simmen publie un livre qu'on ne trouve plus, « Les aphorismes d'un homme de la terre », vers 1935.

- Le déménagement à Nice pour des raisons de santé d'Henri en 1937. Il vivra pourtant 20 ans de plus qu'elle.

- Dans les années 30 et 40, O'Kin maintient un contact permanent avec son frère Henri Emile à Saïgon par le téléphone et lui envoie parfois des cadeaux, « des petits bibelots ». Mon père se souvient de ces appels-événements qui ont ponctué toute son enfance et sa jeunesse : « c'est Tante Nizette au téléphone ! », la joyeuse Tante Nizette ! Mon père est marqué par ces appels pour deux raisons : il entendait son père parler en japonais dont il ne comprenait que quelques mots et puis son père - qui lui n'était pas un caractère lutin - en ressortait réjoui. Il m'aura fallu des années pour faire le rapprochement entre la Tante Nizette et O'Kin.

- 1939, la 2^{ème} Guerre Mondiale est déclarée. Tous les mois, Henri Jubin envoie systématiquement un gros colis en bois avec des denrées pour sa sœur à Nice. Mon père se souvient de certains contenus comme des confitures de mangue, de jacquier, de mangoustan, du café, du thé. Entre autres.

- 1944. Le Japon envahit l'Indochine en une descente éclair. Le jeune neveu d'O'Kin Charles Emile - mon père - est appelé sur le front à 19 ans, capturé, torturé et exécuté par les troupes japonaises. Il survit miraculeusement à ses blessures, guérit, repart, se fait capturer et torturer à nouveau. Cette fois il sera libéré grâce au paiement d'une

rançon par son père. Comment vit O'Kin le paradoxe du métissage, de la bi-culturalité lorsque les deux parties dont on provenait si harmonieusement se déchirent ?

- Jusqu'à la capitulation, Henri Emile Jubin sert d'intermédiaire permanent pour tempérer les violences de l'envahisseur. Il a été célébré pour son travail incessant et les vies sauvées. Le métissage a payé.

- 1945. Les bombardements sur Honshu et Kyushu ramènent une paix qui a un goût de séisme ardent. Le Japon renaîtra de ses cendres dans un esprit enfin plus zen que guerrier.

- 1948. Eugénie Jubin décède à Nice, 20 ans avant son mari. De quoi ? Comment ? Nul ne sait. Comment ne pas imaginer les souffrances, morales pour le moins, endurées ?

- 1949. Usé par les années de stress, son frère bien-aimé Henri Emile décède à son tour. Il aura appelé sa première fille Eugénie.

- 1953 ou 1954. Mon père, qui se prénomme Charles Emile, a 28 ans et a fini par être démobilisé après 7 années de service militaire. Il vient s'installer en France suite à l'assassinat de sa fiancée adorée par les Viet-Mins. Son premier déplacement le conduit à Nice chez son oncle Henri Simmen, qu'il n'avait pas

rencontré jusque-là, et qui lui fait visiter la côte d'Azur pendant son séjour. Il se souvient : « C'était un homme très grand, très maigre. Froid et maniaque. Je le trouvais glacial mais en même temps, quand il parlait, c'était avec une grande douceur. Comme s'il avait de l'affection mais ne la montrait pas. Il avait le crâne rasé et portait une calotte.

Son appartement était magnifique, très grand, luxueux. Une grande baie vitrée dans le salon offrait une vue spectaculaire sur la baie de Nice. Il y avait beaucoup de livres, de céramiques.

Il m'appelait Charlot. Nous nous sommes beaucoup promenés, en marchant lentement. Il se plaisait à affirmer : « Marcher conserve la santé ». Et il me prenait la main dès qu'il voyait une voiture, sans la lâcher, en me répétant « Attention Charlot, les voitures sont imprudentes, elles roulent très vite ici ».

Œuvres

Coupe - Vases - Flacons



I



II



III



IV







VII



VIII



IX

- I - Coupe en ivoire sculpté - décor de pastilles d'ébène.
H : 4 cm - 1,57 in.
- II - Vase en ivoire sculpté - Bouton de lotus - décor de filets d'or.
H : 8 cm - 3,15 in.
- III - Vase en ivoire sculpté sur piedouche - décor de pastilles dorées.
H : 10,5 cm - 4,13 in.
- IV - Vase en ivoire sculpté - Lotus.
H : 18 cm - 7,1 in.
- V - Vase en ivoire sculpté - décor de pastilles d'ébène et or.
H : 15cm - 5,90 in.
- VI - Vase en ivoire sculpté - réserve végétale.
H : 18 ,5 cm - 7,28 in.
- VII - Flacon en ivoire ciselé-bourgeon de lotus.
H : 13 cm - 5,11 in.
- VIII - Flacon en ivoire ciselé - pétales de lotus.
H : 17 cm - 6,69 in.
- IX - Flacon en ivoire ciselé - feuilles de lotus .
H : 15 cm - 5,90 in.

Tous droits réservés,
Copyright © 2016 - Willy Huybrechts.
Paris, septembre 2016

GALERIE WILLY HUYBRECHTS
11, RUE BONAPARTE 75006 PARIS

Contact :
Joëlle Fontvielle 01 43 54 29 29
wh@willy-huybrechts.com
willy-huybrechts.com